

Aussi lui valurent-ils, plus d'une fois, de rudes avertissements manuels.

Antoine se relevait tout penaud, et après avoir jeté un regard de désespoir sur les débris de ses dessins tombés sous le courroux du vieux laboureur, il reprenait son travail.

Mais bientôt l'irrésistible passion l'entraînait de nouveau, et il se surprenait lui-même traçant sur le sable force paysages avec un éclat de bois, voire même avec le manche de sa fourche.

Dieu lui pardonne ! il eût fini par dessiner sur le soc même de la charrue, sous les yeux, et les coups de fouet de son père.

C'eût été bien mal à lui.

Mais si vous eussiez voulu l'en réprimander, il vous aurait répondu comme répondent souvent bien d'autres enfants, grands et petits : — "C'est plus fort que moi."

Toujours est-il qu'un matin notre peintre de quatorze ans, ne pouvant plus résister au démon des arts qui le torturait intérieurement, se laissa entraîner à une grave désolésance.

Jetant de côté la pioche et la charrue, il se résolut à rien moins qu'à s'évader de la maison paternelle.

C'était un dimanche.

Ses parents venaient de partir pour la messe.

Il ne restait au logis qu'une sœur de neuf ans et un petit frère tout enfant.

Il déclare son projet d'évasion et sans se laisser attendrir par les prières de sa sœur et les larmes de son petit frère, il prend un morceau de pain, une seule chemise et part.

Voilà notre petit déserteur trotinant à travers champs, par monts et par vaux.

C'était en été ; il faisait bien chaud ; les sueurs inondaient son visage.

Quand arriva l'heure de midi, et que le soleil eut atteint toute sa hauteur, pressé par la chaleur et encore plus par les remords de sa conscience, il fut bien près de retourner.

Enfin, après avoir marché longtemps, il arriva sur les bords d'une rivière. à la tête d'un pont, bâti dans les terres : c'était la rivière Jacques-Cartier.

Las de fatigue, il s'assit quelque temps pour boire sa sueur, et se désaltérer.

Après avoir grignoté son morceau de pain et récité son chapelet, il se remit en route.

Il fit pendant cette journée plus de dix lieues, et arriva, le soir, tard, chez un oncle maternel, qui demeurait dans une concession de Saint Ambroise, appelée l'Ornière.

Il fut deux jours malade des suites de cette esclandre.

Lorsque son père eut appris quelle direction il avait prise, il dit à sa femme, qui pleurait et le suppliait d'aller le chercher :

— "Laisse donc faire, femme, quand il aura mangé de la vache enragée, il reviendra bien."

Le respectable habitant se trompait : son fils ne revint pas.

Il se rendit à Québec où des difficultés de plus d'un genre l'attendaient.

Seul, sans moyen de subsistance, il fut obligé de se mettre au service de différentes personnes qui toutes, remarquèrent en lui beaucoup d'intelligence et d'ardeur pour le travail.

Il demeura successivement chez le Docteur Sewell, où il apprit l'anglais, chez le Juge Panet, chez Madame Bouchette, en qualité de jeune homme de confiance.

Pendant ses heures de loisir, il continuait toujours à dessiner et à peindre.

Le Juge Panet se plaisait souvent à admirer avec quelle habileté il imitait des bouquets de fleurs d'après de beaux vases de porcelaine de Chine qu'il prenait pour modèles.

Il demeura ensuite en qualité de commis chez M. J. B. Vézina, puis chez M. Bouchard, et enfin chez M. F. Parent.

Durant l'espace d'une année, qu'il séjourna chez M. Vézina, sans négliger ses devoirs, ni sa peinture, il fréquenta les écoles du soir avec une ardeur incroyable.

Notre excellent artiste, M. Théophile Hamel, qui, plus d'une fois, avait eu l'occasion d'admirer les croquis du jeune Falardeau, l'encourageait alors de ses conseils et lui prêtait des dessins.

Les deux années suivantes, un peintre d'enseigne, M. Todd, l'initia aux secrets de son art.

Bientôt il eut éclipsé tous ses émules et le maître lui-même, qui, tout fier de son élève, et tout extasié devant ses ébauches, se complaisait à les montrer à tous ses amis.

Pendant l'hiver de 1845, il reçut les leçons d'un peintre de portraits en miniature, M. Fassio, natif de Bonifacio, dans l'île de Corse, appartenant à une riche famille commerçante, mais que des malheurs avaient ruinée depuis, et exilée de sa patrie.

Une circonstance vint alors enflammer plus que jamais l'enthousiasme de notre peintre.

M. Hamel qui étudiait depuis quelque temps la peinture en Europe et perfectionnait son beau talent, était sur le point de s'en revenir au pays, lorsqu'une souscription nationale vint lui permettre de compléter des études commencées avec tant de succès.

— "Quand me sera-t-il donc donné, à moi aussi, de mériter un tel honneur !" se disait le jeune Falardeau, en se frappant le front, et se courbant avec une nouvelle ardeur sur son chevalet.

Il avait d'abord nourri le projet d'entrer à l'atelier de M. Hamel à son retour ; mais la vue des riches dépouilles du vieux monde que celui-ci déploya devant ses yeux à son arrivée, et le récit qu'il lui fit des merveilles qu'il avait vues, des beautés artistiques, des chefs-d'œuvre des grands maîtres qu'il avait admirés, alluma un volcan dans son cerveau.